

Exposition « Corps des femmes » (titre de travail)

15 octobre 2027 – 26 mars 2028 (dates prévisionnelles)

Palais de la Porte Dorée/Musée national de l'histoire de l'immigration

Synopsis

L'exposition *Corps des femmes* (titre de travail) invite à explorer les traces, les gestes, les luttes, les imaginaires, les représentations d'hier et d'aujourd'hui qui interrogent les rapports entre migrations et mémoire des corps. Pensée au pluriel, l'exposition présente une lecture croisée entre histoire de l'immigration et histoire des féminismes, tirant les fils reliant nos récits individuels et collectifs.

A travers une approche artistique intégrant des perspectives historiques et sociologiques, des documents d'archives, des témoignages et des propositions créatives, l'exposition met en lumière les différentes manières dont les femmes endurent, se mobilisent et dépassent leurs conditions au croisement des parcours de migration et des assignations pesant sur leur corps. L'exposition fera une place à des artistes qui questionnent les représentations, ancrées ou non, dans l'Histoire de l'art. La création contemporaine, présente dans toute l'exposition, permet de s'ancrer dans l'histoire du temps présent et de donner des outils pour entrevoir la complexité et la pluralité des points de vue.

Face aux morcellements et aux convoitises des corps, des femmes s'expriment par la peinture, la photographie, la sculpture, l'installation, l'archive, le cinéma ou encore les prises de parole dans l'espace public et les actes anonymes quotidiens. Ces résistances réparties dans trois grandes sections articulées autour de thèmes transversaux montrent une pluralité des chemins et des points de vue.

Un catalogue ainsi qu'une riche programmation donneront également la parole à de nombreuses voix, permettant de reformuler une part manquante de l'histoire de l'immigration et des féminismes.

Introduction

Sur une période qui s'étend du XVIII^{ème} siècle à nos jours, l'exposition croise histoire de l'immigration et histoire des femmes, documentant les cheminements et exaltant l'agentivité des femmes migrantes et des femmes se réclamant issues de l'immigration, sans pour autant minimiser les inégalités persistantes qu'elles subissent. A la faveur d'une dimension historique et sociale qui contextualise l'invisibilisation de ces femmes, de leur corps et de leurs luttes, l'exposition prend le parti de ce prisme souvent négligé qui témoigne de la présence silencieuse et ubiqué des femmes qui migrent, visibles par leurs corps autant qu'effacées des récits officiels.

Longtemps, les migrations ont été perçues comme un phénomène essentiellement masculin, centré sur l'image de l'immigré travailleur et la femme sédentaire, restée « au pays » et éventuellement venue le rejoindre. Cette vision, nourrie par les stéréotypes de genre — l'homme actif d'un côté, la femme cantonnée au foyer de l'autre —, a contribué à une confiscation du pouvoir d'action des femmes. Pourtant, loin de se limiter aux rôles figés ou caricaturaux de victime ou d'héroïne, l'exposition investit la diversité des expériences et des formes de résistances, joies et gains qu'elles inventent et obtiennent jour après jour : affirmation d'une autonomie à travers des parcours migratoires, engagement associatif ou militant, transmission de récits et de savoirs, créations artistiques, retournement de stigmates, création de réseaux de solidarité, réappropriation des espaces publics et privés, etc.

En redéfinissant leurs territoires d'appartenance, les femmes parviennent à transformer les lieux qu'elles habitent en espaces offrant sécurité et confort, émancipation et liberté, contribuant alors à les sortir de la double invisibilité (femmes et immigrées) dans laquelle elles seraient isolées. Parce que la place et les choix des femmes sont sans cesse remis en question et placés sous condition par les forces autoritaires et conservatrices, elles sont souvent limitées par des rôles précis et subissent des oppressions répétées et systémiques.

L'exposition choisit d'aborder les enjeux politiques, sociaux et économiques liés au corps des femmes, comme un terrain de luttes, de réinventions et de désirs. A la fois témoin et acteur, le corps se pose en une galerie de miroirs fidèles, grossissants ou déformants des enjeux contemporains. Tour à tour outil de travail, vecteur de douleurs, lieu de domination et de contrôle, levier stratégique des politiques démographiques, il est aussi champ d'expression, de "je", de réappropriations et de défis. En tissant des ponts entre générations et cultures, l'exposition redéfinit la notion même de communauté où les voix de femmes reléguées à la marge, voire silencieuses, s'affirment comme des forces centrifuges de dialogue et de mutation de la société.

L'approche artistique de l'exposition invite à une (re)construction du corps, du fragment à sa totalité, à l'encontre du morcellement et de la division permanente. Des parties corporelles, telles qu'elles ont été souvent regardées, décrites ou reproduites, racontent des histoires d'arrachement, de déplacements forcés, d'invisibilisations et de résistances :

- Des mains qui lavent, cousent, soignent, cajolent,
- Des jambes qui fuient, nagent et avancent, dansent, tournent en rond et se révoltent,
- Des têtes, aux esprits tourmentés, qui se courbent et se relèvent,
- Des parties intimes cachées, exhibées, surveillées, violentées, médicalisées,
- Des peaux marquées par l'âge, l'exposition au soleil, aux produits chimiques,
- Des cheveux contrôlés par les normes vestimentaires,
- Des yeux qui voient, sont maquillés, se noient de larmes,
- Des voix qui sont tues, s'élèvent, s'organisent, transforment des corps en manifeste,
- Et la force collective des femmes faisant fi de ce fractionnement, des corps soutenus par d'autres, de la main tendue à la multitude.

Cette exposition est à la fois une exploration des obstacles rencontrés par les femmes et une célébration d'espaces de repos, de solidarité et de luttes individuelles et collectives. Une ode à celles qui narrent, résistent, se mobilisent, se réapproprient leur corps confisqué, se redressent à travers de grandes luttes ou de petits gestes, et transforment notre réalité grâce à leur pouvoir d'agir et de créer.

I. Circulations

Les femmes sont comptées, objets de politiques ou de lois spécifiques, depuis la mise en œuvre de politiques migratoires. Les démographes, géographes et experts s'y intéressent dès la première moitié du XX^{ème} siècle en France, voire dès le XIX^{ème} siècle dans d'autres pays. Elles deviennent sujet de recherche pour les sociologues à partir du milieu des années 1970. Le postulat répandu selon lequel les femmes migrent seulement pour suivre les hommes, et que leur place se limite à la dimension domestique ou maternelle, est rebattu. Il ne s'agit toutefois pas d'une féminisation des migrations, mais d'une féminisation des recherches, qui poussent les chercheurs et chercheuses à s'intéresser davantage au sujet. Depuis, de nombreuses études montrent que les femmes ont participé à la vie sociale, économique, culturelle, politique et syndicale française depuis le XIX^{ème} siècle. Cette prise en compte des circulations féminines a suscité de nouvelles approches historiques et sociologiques des trajectoires migratoires. Selon une idée répandue, les femmes seraient arrivées en France avec le regroupement familial dans les années 1970, mais les recensements montrent l'ancienneté de la présence des femmes dans l'immigration. Celles-ci représentent environ 40 % des étrangers recensés en France depuis la fin du XIX^{ème} siècle.

A. Se déplacer

Souvent réduites à la seule survie, les femmes migrantes sont actrices de leurs circulations sans toutefois que la migration jalonnée d'obstacles offre systématiquement une émancipation à destination. Les femmes bougent circulent, migrent, partent, reviennent. Comme dans le cas des hommes, les causes de ces mouvements sont diverses : quête d'autonomie, violences de genre, opportunités économiques, instabilité politique du pays d'origine, etc. L'exposition propose de mettre en avant quelques exemples de circulations, visibles et invisibles, et de dessiner une cartographie des migrations, grâce à un partenariat avec l'Institut national d'études démographiques (INED).

B. Travailler

Si les raisons des migrations sont multiples, elles sont la plupart du temps d'origine économique, dans la première moitié du XX^{ème} siècle.

De nombreuses femmes se rendent en France pour travailler et augmenter leur niveau de vie, ou celui de leur famille parfois restée au pays. Si les secteurs de la domesticité, du textile et de la santé sont majoritaires, les femmes se retrouvent également à travailler à l'usine, dans des métiers similaires à ceux des hommes. Pourtant, la figure de la femme immigrée au travail est souvent absente des représentations.

A titre d'exemple, au début du XX^{ème} siècle, Marseille compte de nombreuses Italiennes. La domesticité représente une part importante de ces employées, venues en grande partie de Toscane ou du Piémont. Des filières migratoires spécifiques se mettent en place pour accueillir ces femmes dans de riches familles marseillaises.

Aujourd'hui, les politiques migratoires et sociales invisibilisent régulièrement le travail des femmes, notamment dans les emplois domestiques rémunérés ou gratuits, le travail du *care*, la restauration, souvent non-déclarés ou sous-payés, parfois appelés « premières de corvées » et notamment désignée ainsi durant la crise sanitaire de Covid-19.

C. Transmettre

Les femmes qui migrent et leurs descendantes portent en elles des histoires multiples, mêlant exils, héritages et mémoires. Leurs parcours traduisent la complexité des identités en mouvement, entre mémoire du départ et construction d'un nouvel ancrage.

L'héritage et la transmission peuvent être des moyens de réancrage. Hériter et transmettre une mémoire de l'exil et de circulations amènent également à penser et panser l'histoire autrement. L'exposition est une exploration et une invitation à parcourir les mémoires, des réminiscences pour des femmes qui vivent en France et dont l'histoire personnelle ou familiale s'inscrit dans un parcours migratoire.

II. Convoitises

Pourquoi alors parler du corps ? Parce que les corps des femmes cristallisent depuis des siècles fantasmes et convoitises, peurs et violences, nourrissant les fondements mêmes du système patriarcal. Les corps sont des cibles, des champs de bataille où se livrent les luttes de pouvoir sans merci pour celles dont on parle, privées de voix au chapitre et d'agentivité. Les femmes, et plus encore les femmes migrantes ou descendantes de personnes immigrées, peuvent faire face à des inégalités liées au genre, à la race et la classe et autres oppressions ouvrant le champ des discriminations. Elles peuvent aller jusqu'à la privation des droits fondamentaux, engendrant des violences de toutes sortes - psychologiques, physiques, économiques, administratives, symboliques.

A. Habiter la norme et ses contradictions

Comment les normes qui encadrent les corps des femmes se sont-elles installées et se sont modifiées au cours du temps ? Et de quelle manière les femmes peuvent-elles les habiter, les contourner ou les réinvestir à travers des tactiques de (re)présentation de soi ? Comment la perception de la beauté des femmes a-t-elle redéfini les contraintes et les injonctions attachées aux corps ? Dans l'histoire de l'art, le miroir a beaucoup été utilisé comme métaphore de la vanité, notamment lorsqu'il s'agit de représenter les femmes. Il peut aussi refléter la manière dont les corps des femmes sont distordus pour répondre à des normes. Le miroir, reflet du corps parfois vu comme un ennemi, peut devenir un endroit d'émancipation, de réappropriation des formes qui délimitent les corps.

De la femme « voilée » rejetée par la République aux figures de femmes hypersexualisées telle que la fascination pour la « beurette » ou la ceinture de bananes accolée aux courbes dénudées de Joséphine Baker, les clichés qui stigmatisent les femmes noires, nord-africaines ou est-asiatiques s'inscrivent dans une longue histoire d'objectification des corps féminins esclavagisés et colonisés. En plus de les enfermer dans un rapport d'oppression sexiste et raciste, ces stéréotypes enlèvent toute la complexité de leurs identités et entendent dicter aux femmes comment se vêtir, se maquiller ou se faire belle en société. A l'opposé du même spectre normé, un exemple tragique nous est apporté par l'histoire de Saartje Baartman, disséquée et exhibée par le naturaliste Georges Cuvier au XIX^{ème} siècle, incarnation extrême du regard raciste et sexiste porté sur les corps noirs.

L'exposition ouvrira un espace nécessaire pour interroger la manière dont les corps des femmes ont été exposés, instrumentalisés, chosifiés et contrôlés, en particulier les femmes les plus précaires.

B. Convoitées

L'exposition accordera une place aux préjugés hérités de l'esclavage, période pendant laquelle les femmes esclavagisées faisaient l'objet de traitements particulièrement infâmes à l'intersection de leur statut de femmes et de personnes réduites à l'esclavage.

Durant la traite négrière transatlantique, les femmes étaient non seulement soumises à l'exploitation de leur force de travail dans les travaux agricoles et artisanaux mais elles occupaient également de nombreuses autres fonctions, allant des tâches domestiques aux charges reproductives et parentales. L'exploitation reproductive des femmes les résume tour à tour à de simples « ventres » sommés d'enfanter. Tout en les soumettant, à l'autre extrémité du contrôle, à des stérilisations forcées et à la confiscation de leur droit à disposer de leur corps, comme ce fut le cas à La Réunion où des milliers de femmes ont été mutilées dans "la clinique du docteur Moreau" à Saint-Benoît, dès le début des années 1960.

Toutefois, malgré les nombreuses contraintes et violences répétées, les femmes réduites en esclavage, ont aussi démontré leur possibilité d'action, même limitée (engagement mémoriel, création de réseaux de solidarité, affirmation de leurs droits, marronage, maintien de la dignité corporelle, etc.).

Grâce à un partenariat avec le Centre Contre l'Esclavage Moderne (CCEM), l'exposition rappellera également combien l'exploitation humaine est encore d'actualité. Depuis 1994, le CCEM combat toutes les formes de traite des êtres humains à des fins d'exploitation par le travail, notamment domestique. De nombreuses femmes exploitées sont concernées, même en France.

C. (Se) soigner

Ces violences historiques font écho aux difficultés actuelles d'accès aux soins des femmes renvoyées à leur statut administratif et confrontées à des institutions qui peinent à garantir l'égalité la plus élémentaire : celle du droit de se soigner dignement. Elle rappelle à quel point le validisme – c'est-à-dire les normes qui supposent un corps "apte", autonome, maîtrisable, sur le plan physique ou psychologique – pèse aussi sur les femmes migrantes, souvent exclues, stigmatisées ou jugées dans leur rapport à la maladie, à la douleur ou à la vulnérabilité.

Les violences médicales, les restrictions des droits reproductifs ou encore la mise en doute de la parole des femmes discriminées à travers le « syndrome méditerranéen », témoignent de pratiques contemporaines où lieux de soin peuvent devenir hostiles et accroître les inégalités.

L'exposition rendra aussi hommage aux lieux et aux personnes qui réparent, protègent et accompagnent, à l'image des Maisons des Femmes, dont celle de Saint-Denis fondée par la Dr Ghada Hatem en 2016. Ces espaces proposent un parcours de soins pluridisciplinaire, accessible, humain, où la santé devient un droit concret, non un privilège. Ils nous rappellent que le soin est une affaire collective et que c'est en prenant soin, en soutenant et réparant des femmes violentées que celles-ci renforcent leur autonomie, par la puissance politique du corps soigné, soutenu et reconnu.

III. Réappropriations

Les représentations médiatiques et sociales parlent bien plus souvent *des* femmes migrantes mais rarement *avec* elles, les associant volontiers au misérabilisme ou au seul statut de victimes perpétuant ainsi les stéréotypes de la migration. L'exposition cherche, au contraire, à donner la parole à une pluralité des voix, de celles qui sont habituellement silencieuses ou qui peinent à se faire entendre.

La création artistique devient pour certaines un outil de réappropriation de leur propre histoire retournant les stéréotypes auxquels elles sont assignées, notamment en mettant en scène leur propre corps.

Les femmes et les artistes invisibilisées sont-elles sans cesse conditionnées à la lutte, ou à la contradiction ? Loin de nous l'idée de ne porter que les voix des contestations ou les coups d'éclats, l'exposition fait la part belle à d'autres formes de revendications, certaines plus ténues, parfois discrètes, dans le quotidien ou l'expression artistique.

A. Reformuler les représentations

En bousculant les injonctions, des femmes réinventent les regards sur leur corps, loin des représentations stéréotypées, de l'exotisation ou l'érotisation imprégnant l'imaginaire occidental. Longtemps enfermées ou fantasmées par l'orientalisme par exemple, ces représentations s'émancipent et se célèbrent en se décentrant du regard colonial. La création artistique en témoigne.

Dans l'histoire de l'art, nombreuses sont les scènes qui ont fantasmé, voire objectivé, les corps des femmes colonisées. Ces regards forment l'imaginaire des représentations. *Femmes d'Alger dans leur appartement*, peinture réalisée par Eugène Delacroix en 1834, tant de fois citée (par Pablo Picasso, Assia Djebar, Dalila Dalléas Bouzar, Zoulikha Bouabdellah) a par exemple marqué l'imaginaire collectif. En confrontant les temporalités dans un même espace et en choisissant des sujets qui se répondent, nous mettons en perspective différentes approches artistiques. En parallèle et en contrepoint de l'œuvre de Delacroix, nous aimerions présenter dans cette section des œuvres d'artistes qui ont réinventé, réimaginé ou se sont réapproprié ces imaginaires. La mise en rapport d'œuvres éloignées dans le temps permet d'évoquer la complexité de l'histoire concernée par l'exposition et de montrer l'évolution des regards.

B. Faire corps

(Re)prendre la parole. Pour se faire entendre, pour s'organiser, pour s'imposer, pour se montrer, mais aussi pour reprendre possession de son corps. Des femmes s'organisent dans les luttes pour la régularisation, la dignité du travail, contre l'exploitation, contre le racisme et le sexisme institutionnels, contre l'isolement, contre les violences sexistes et sexuelles, etc. Elles font collectif dans les luttes citoyennes et sociales depuis le début du XX^{ème} siècle. L'exposition fera la part belle à quelques moments de l'histoire, certains méconnus, marqueurs d'une histoire des luttes.

Cette sous-partie de l'exposition présentera des luttes et combats de femmes ; par exemple, les grèves de la fin du XIX^{ème} siècle et de la première moitié du XX^{ème} siècle menées par des femmes, souvent immigrées ou descendantes d'immigrées (grève des cigarières, grèves d'ouvrières du textile, migrantes temporaires, etc.). Ces mobilisations pour des augmentations de salaires ou contre des brimades et humiliations, ont des traits spécifiques aux grèves menées par des femmes : spontanées et souvent indépendantes des syndicats. La répression de ces grèves est spécifique et les migrantes temporaires font parfois face à la menace de rapatriement au pays.

Par exemple, à l'hiver 1887, de nombreuses italiennes sont employées par la Manufacture de tabacs de Marseille (aujourd'hui la Friche la Belle de Mai). Malgré une récente modernisation, les conditions de vie et de travail sont rudes pour toutes les femmes employées dans cette manufacture. Subissant des fouilles au corps à l'entrée et à la sortie de l'usine, elles vont, grâce à des journalistes de la presse locale, réussir à faire face à la répression patronale.

En juillet 1978, la "Coordination des femmes noires" publie une brochure de 38 pages pour "briser l'isolement des femmes noires où qu'elles se trouvent". Étudiantes et à peine trentenaires pour la plupart, elles proclament : "Nous allons faire notre histoire différemment. Nous ne nous laisserons pas massacrer, renvoyer, enfermer, assimiler, assister, marchander, ethnologiser, anthropologiser, exotiser, exploiter."

Au cours de cette période, d'autres associations sont créées, comme l'"Association des femmes espagnoles émigrées en France" (Ameef). Fondée à Paris en 1977 pour assurer la « promotion sociale et culturelle de la femme espagnole émigrée en France », celle-ci se tourne notamment vers la lutte pour le droit à l'avortement et le soutien aux femmes condamnées pour cette raison, la division sexuelle du travail, comme les tâches domestiques, l'infantilisation et la sexualité. Dans le même temps, initié par des femmes latino-américaines en exil, le groupe "Nosotras" est également actif et important, mêlant des combats dans leur pays d'origine et les fondements des tissus associatifs du féminisme français. A partir de 1974, le groupe publie une revue bilingue à destination des femmes exilés.

A la suite des mobilisations des années 1970, de nouvelles luttes prennent corps. Par exemple, en 2019, des femmes de chambre de l'hôtel Ibis des Batignolles se mettent en grève, réclamant de meilleures conditions de travail et dénonçant une grande précarité de salaire. A cette lutte s'ajoute celle de la régularisation de leurs droits pour rester vivre en France, et la revendication pour une meilleure considération des travailleurs immigrés. En 2021, après une grève de 22 mois, elles obtiennent la requalification de leur contrat en CDI. Médiatisée, relayée, encouragée et soutenue largement, cette grève permet de faire connaître les situations d'oppression et d'exploitation spécifiques qu'elles rencontrent, en tant que femmes, immigrantes et racisées et sans protection contre les risques de leur métier, mais aussi d'évoquer les réseaux de solidarité qui s'animent entre femmes.

Conclusion

L'exposition, conçue comme un espace inclusif, pluriel et attentif, ouvre un espace où il devient possible d'entendre, de lire, de voir, de comprendre et d'imbriquer la diversité des trajectoires et la large palette des résistances et des réinventions.

Un projet de podcast et de recueil de témoignages prolongera cette polyphonie. Au cœur de l'exposition, un lieu de repos permettra de ralentir le rythme, telle une respiration bienvenue face aux récits de luttes, rappelant que le soin, le silence et le repos font pleinement partie du parcours. En contrepoint, un espace musical, conçu pour danser, découvrir ou s'activer, viendra compléter cette approche.

Commissariat

Grace Ly, journaliste, autrice, réalisatrice

Chloé Dupont, chargée d'exposition au Musée national de l'histoire de l'immigration

Conseil scientifique

Getee Azami, journaliste, autrice, artiste

Linda Guerry, historienne associée au LARHRA et collaboratrice scientifique à l'Institut Ethique, Histoire, Humanités, Université de Genève

Ghada Hatem, gynécologue-obstétricienne

Wanjiru Kamuyu, chorégraphe, dramaturge, performeuse

Aurélie Lévy, autrice, scénariste, réalisatrice de documentaires

Elisa Rojas, avocate